

# VŒUX ACCOMPLIS

ROMAN CANADIEN

V

(Suite)

Cependant l'ennemi avait été chassé du sol canadien, et il retraits au fond du Lac Champlain.

Les deux jeunes gens devenus capitaines, revinrent à Montréal déposer leurs lauriers aux pieds de leurs maîtresses, et jouir du repos du soldat après une campagne victorieuse ; tout n'était que plaisirs et fêtes autour d'eux.

Monsieur Mainfroy se voyait revivre doublement dans ses enfants ; il ne cessait de leur faire raconter tous les incidents de la guerre, et invoquait à son tour tous ses souvenirs de jeunesse et d'aventures, à la grande satisfaction de madame Mainfroy.

Cette brave dame était en effet aussi fière que son mari, et comme elle avait toujours tiré vanité d'être la fille et l'épouse de deux vaillants voyageurs, elle ne manquait pas de s'enorgueillir outre mesure et de faire parade du courage de ses fils, et de ce que si jeunes ils étaient déjà capitaines des troupes, grade que bien peu de Canadiens obtinrent sous le gouvernement français, et dont le gouvernement anglais avait été peu prodigue depuis qu'il était maître du pays.

Aussi Victor et Léon, dont le plus vieux n'avait que vingt-et-un ans, étaient fort glorieux de leurs épaulettes, et quand le dimanche ils donnaient le bras aux demoiselles Blondeau pour les reconduire chez elles après la messe, ils laissaient trainer leurs sabres sur les marches de l'Eglise de la paroisse et relevaient hardiment la tête, en ayant l'air de dire à tous les habitants de Montréal groupés à la porte de l'Eglise : "Nous sommes les plus vaillants et nous aimons les plus belles."

Et avec quel orgueil, les deux jeunes filles sentaient battre leurs cœurs, en leur prenant le bras.

Les femmes ont toujours un penchant pour les militaires ; le courage et les autres qualités brillantes qu'elles leur supposent les

séduisent, et il y a plus d'un cœur rebelle et dédaigneux qui s'est laissé surprendre par la belle apparence que donne un habit d'officier bien porté, et l'air de force et de protection qui s'attache au port d'une épée.

Mais combien une jeune fille s'attache-t-elle d'avantage lorsque celui qu'elle aimait se pare tout à coup d'un habit militaire, gagne des épaulettes par son courage et devient officier sur le champ de bataille.

Madame Blondeau attendait avec impatience l'heure où ses filles allaient se marier : il était bien temps, suivant elle d'en finir, à quoi bon d'attendre la fin d'une guerre qui pourrait durer bien des années encore, et monsieur Mainfroy devait être satisfait, ses fils avaient servi une campagne, ils étaient officiers. Elle disait aussi à Louise que c'était assez de gloire pour Léon, qu'elle devait se marier d'abord, et que son mari devait ensuite retourner à la guerre s'il le voulait, qu'en attendant Virginie et elle seraient heureuses.

Madame Mainfroy de son côté pressait ses fils de conclure et de s'établir afin de rester toujours près d'elles : et ces deux dames travaillant chacune de leur côté avaient réussi à calmer un peu l'ardeur martiale de Victor et de Léon.

Ces jeunes gens qui désiraient rien plus vivement que de se mettre en possession d'un bien qu'ils savaient leur appartenir depuis si longtemps, se disposaient pour la seconde fois à leurs noces.

Assez d'amour, assez de gloire d'une part ; assez d'orgueil, assez d'attente de l'autre, tout allait bien, il n'y avait plus d'obstacles à leur bonheur ; monsieur Mainfroy lui-même avait donné son consentement, persuadé, que quelque fut l'issue de la guerre d'indépendance, le Canada resterait à l'Angleterre et qu'il n'avait rien à craindre pour sa fortune et celle de ses enfants.

Ils allaient donc se marier le mardi ; et le lundi dans l'après-midi monsieur et madame Mainfroy s'étaient rendus avec leurs fils chez madame Blondeau qui les attendaient avec Virginie et

Louise et quelques amis pour signer les contrats. Tous les articles avaient été rédigés d'avance ; madame Blondeau faisait une belle dot à chacune de ses filles, et monsieur Mainfroy, se réservant pour lui et sa femme une pension viagère, transportait tous ses biens à Victor et Léon.

Les parents et amis présents s'extasiaient en voyant tant de générosité des deux côtés, et au milieu des félicitations adressées de toutes parts aux futurs époux, le notaire commença la lecture d'un des contrats, car ils étaient identiques, avec la différence des prénoms des époux.

Victor saisissait la plume pour signer le premier, quand un cavalier arrivant au galop, appelle le capitaine Mainfroy.

Par un mouvement involontaire, Victor laissant tomber la plume, s'élança à la fenêtre et l'ouvrit précipitamment.

Le cavalier lui remit une lettre du gouverneur. Il la lut d'un coup d'œil et la passa à Léon ; un soupir comprimé s'échappa de ses lèvres, et sa main saisit machinalement le pommeau de son épée.

L'assemblée gardait un profond silence, et Léon jeta avec impatience la lettre sur la table, en disant au notaire ; c'est une nouvelle clause à ajouter au contrat.

Faites-en la lecture avant que nous signions.

Sa voix était un peu émue, Louise se rapprocha de lui, et Virginie saisit le bras de Victor en tremblant.—Qu'est-ce tout cela, dit monsieur Mainfroy ?

—Vous allez le savoir dit le notaire. Et il lut la lettre que Victor venait de recevoir.

"Au capitaine Victor Mainfroy.

"Le gouvernement de Sa Majesté requiert vos services ; en conséquence vous vous tiendrez prêt à partir demain à midi, pour vous rendre à St-Jean et recevoir les instructions de monsieur de St-Luc, demandant des Sauvages. Vous voudrez bien communiquer le même ordre au capitaine Léon Mainfroy. Sa Majesté se plaît à reconnaître votre mérite, et vous à choisi ainsi que le capitaine Léon Mainfroy pour commander chacun un détachement de Sau-

vages, et vous ne manquerez pas de justifier le choix de Sa Majesté par votre dévouement et votre activité.

GUY CARLTON."

Madame Blondeau resta stupéfaite ; c'est bien, dit monsieur Mainfroy au notaire, nous signerons le contrat une autre fois.— Nous ne nous marierons pas demain, dit Virginie.

—Pourquoi non, dit Louise, rien n'empêche, puisque Léon ne part qu'à midi.

—C'est vrai, dit Léon nous nous marierons de bonne heure, et puis nous partirons après déjeuner, et la cérémonie sera faite pour quand nous reviendrons.

—Je le veux bien, dit Victor, à la condition que Virginie ne portera pas mon deuil, si je suis tué.

—En attendant ce dernier mot, Virginie et Louise fondirent en larmes, et tout ce qu'il y avait de fatalité dans le retard apporté une seconde fois à leur mariage, au moment où il allait être conclu se présenta à leur imagination.

Une tristesse sombre s'empara de toute l'assemblée, les deux militaires eux-mêmes furent effrayés de leurs destinées, et ils cherchaient en vain des paroles consolantes pour calmer les angoisses de leurs fiancées.

Monsieur Mainfroy se remit bientôt.

—Allons, allons, mes petites, dit-il, vos capitaines reviendront colonels, c'est assez pleurer ; tout le monde n'est pas tué à la guerre, je l'ai faite pendant vingt ans, sans jamais attraper une égratignure. La campagne ne sera pas longue ; ah ! si vous voulez être les épouses de deux militaires, ils ne faut pas pleurer quand ils partent pour la guerre. C'est leur métier ; vous étiez plus sage madame Mainfroy, vous ne pleuriez pas quand je partais, aussi est-ce que je ne suis pas toujours revenu sain et sauf des pays hauts ; que diable, capitaine ! .. c'est un capitaine, il faut qu'il parte quand l'ordre arrive, et faut que sa femme lui passe elle-même son épée, sans cela il ne doit pas l'aimer.

A suivre

PABO STANLEY